



Tous dans le même bateau

Présent sur tous les continents, le coronavirus est l'ennemi commun à anéantir. De quoi faire naître un sentiment d'appartenance à l'humanité, un phénomène extrêmement rare qui prend toutefois des formes diverses selon les pays.

Texte: Nadia Barth, Patricia Brambilla, Sid Ahmed Hammouche, Laurent Nicolet, Pierre Wuthrich

Depuis des semaines, chaque jour, les pays du monde entier annoncent les chiffres des nouveaux cas testés positifs au Covid-19 ainsi que les décès qui y sont liés. Aussi terrifiantes soient-elles, ces statistiques révèlent un autre aspect de la maladie, à savoir son étendue territoriale. Du Japon aux États-Unis, de la Suède à l'Afrique du Sud, tous les gouvernements luttent désormais en même temps contre le même problème. Un combat d'assez grande envergure pour faire naître une identité collective mondiale?

«Je ne parlerais pas ici d'identité collective une notion que je réserve à des engagements volontaires dans le cadre de mouvements collectifs, féministes, régionaux, racistes ou anti-racistes par exemple, précise Bernard Debarbieux, professeur ordinaire en géographie politique et culturelle et en aménagement du territoire à l'Université de Genève. Dans le cas présent, je parlerais plutôt d'un sentiment d'appartenance étendu à l'humanité tout entière.»

L'émergence de ces sentiments globaux liants est particulièrement rare. «Durant la Seconde Guerre mondiale, on a pu observer des identifications à des nations, voire à des alliances, mais rien à plus grande échelle, poursuit le cher-

cheur. Cela s'explique notamment par une communication mondiale alors lente et peu propice à la propagation des idées. «Pour qu'un sentiment d'appartenance internationale se développe, il faut un phénomène mondial bien sûr, mais aussi une information mondialisée et instantanée.» Deux conditions réunies dans le cas du Covid-19.

«Même s'il manque encore une étude empirique sur le sujet, je pense qu'actuellement nous assistons effectivement à une prise de conscience au niveau mondial. Bien sûr, la situation est vécue différemment si l'on est un étudiant suisse ou un défavorisé américain, pourtant, les symptômes, les mesures préventives prises et le terme pour désigner le mal sont les mêmes.»

Sentiment d'appartenance intercontinental

La maladie serait donc parvenue à faire naître chez les habitants de la Terre ce que n'ont réussi à faire ni les Jeux olympiques – «il s'agit plutôt d'une guerre mondiale sportive que d'un mouvement de paix universelle» – ni le réchauffement climatique – «il n'est pas perçu mondialement de la même manière puisque les effets sont différents avec ici une sécheresse et là une inondation». Aux yeux de Bernard Debarbieux, seul le tsunami de 2004 a

permis, à son échelle, de développer un sentiment d'appartenance inter-



continental. «Les locaux et les touristes ont soudainement partagé une condition commune malgré des identités très différentes.»

Reste à savoir si cette perception qu'ont les Terriens de leur planète va perdurer une fois un vaccin trouvé. «La peur, la douleur ou le drame se partagent plus facilement que les émotions positives», reconnaît Bernard Debarbieux. Il se pourrait donc que le sentiment d'appartenance se délite peu à peu une fois les beaux jours revenus. Avec une nuance toutefois. «Aujourd'hui, les États qui ont jusqu'ici peu travaillé ensemble vont devoir mutualiser les savoir-faire acquis et les solutions développées si l'on souhaite rester dans la voie du multilatéralisme.» Dans ce contexte, cette prise de conscience de la nécessité de collaborer ne peut que participer au renforcement du sentiment que nous sommes finalement tous citoyens du – même – monde.



Bernard Debarbieux,
professeur en
géographie politique et culturelle





«Le monde entier vit à la suédoise»

Othmar Englund, ingénieur à la retraite, Stockholm, Suède

«En temps de crise comme en temps normal, le modèle suédois est basé sur « la responsabilité personnelle». Autodiscipline et confiance plutôt que contrainte. **Ici, pas de confinement,**

mais des recommandations du gouvernement: distanciation sociale, télétravail, hygiène... Elles ont force de loi, si vous ne les suivez pas, les sanctions pleuvent et peuvent même vous conduire en prison.

J'ai l'impression que le monde entier s'est mis à imiter l'art de vivre à la suédoise, celui d'être «ni trop, ni trop peu», un mode de vie mesuré et minimaliste. Comparée au reste du monde, la Suède a certes des atouts

face au virus, avec sa faible densité de population et des ménages composés en grande majorité d'une seule personne. Reste qu'aujourd'hui la crise est sanitaire, mais demain, elle sera économique. Ici, les gens vivent dans le bonheur grâce aux nombreux crédits bancaires. Mais dans le monde d'après, il faudra réapprendre à vivre heureux, mais avec peu.»



«Ce sentiment de vivre dans un village global»

Maya Zerrouki Bendimerad, directrice d'une agence de communication, Alger, Algérie

«**Ne pas se toucher le visage**, porter un masque, éviter de sortir sans raison, nettoyer les poignées de porte, télétravailler, jouer à l'enseignante, rester une maman de deux ados de 16 et 14 ans... Voilà à quoi se résume ma vie aujourd'hui. Et je me demande à quoi elle ressemblera après le déconfinement.

Il y a longtemps que j'ai fait mien l'adage: «À quelque chose malheur est bon». Être au ralenti, se retrouver avec les siens en permanence. La pandémie touche toutes

les familles, tous les pays. Elle est un rare exemple d'un impact mondial sur notre manière de vivre et procure ce sentiment de vivre dans un énorme village global. Pays riches comme pays émergents sont embarqués dans la même galère... Après, il est clair qu'un nouvel ordre mondial va se dessiner sous nos yeux. Cette crise sanitaire nous aura unis et divisés à la fois. Mais restons optimistes, parce que les gestes de salutation, les touchers et les embrassades vont revenir avec le temps... Ce sont nos rituels humains.»





«Je suis une citoyenne du monde mais je dois m'isoler»

Serena Lopizzo, professeur de langues à Lancaster, Royaume-Uni

«**J'ai clairement le sentiment de vivre** un événement que ni ma génération ni celle de mes parents n'ont jamais connu. Pour leur part, mes grands-

parents ont vécu les deux guerres mondiales, ce qui était certainement pire, mais tout à fait différent.

Comme les médias parlent constamment de la situation au niveau mondial et qu'ils ne manquent pas de souligner que la progression **si rapide du virus est un effet de la globalisation**, j'ai conscience de l'ampleur planétaire du phénomène. Et de son paradoxe: je suis une citoyenne du monde mais je dois m'isoler!

Cela étant, je vis le confinement assez bien vu que j'habite à la campagne dans les environs de Lancaster. **Je peux donc aller promener mes chiens** quand j'en ai envie. Avec ma famille et mes amis, je reste en contact via Facebook et Whatsapp.»

«L'Afrique sera la grande oubliée»

Aby Dieng, employée à l'administration du port autonome de Dakar, Sénégal

«**L'activité du port de Dakar tourne désormais au ralenti**. On a beau maudire la Chine pour ce mal global, sans les bateaux chinois, pas de marchandises, pas de produits alimentaires, de médicaments, de masques...

économiques. En clair, mourir du Covid-19 ou crever de faim? Parce qu'une fois l'épidémie vaincue, l'Afrique sera la grande oubliée. Le continent sera livré à la misère.

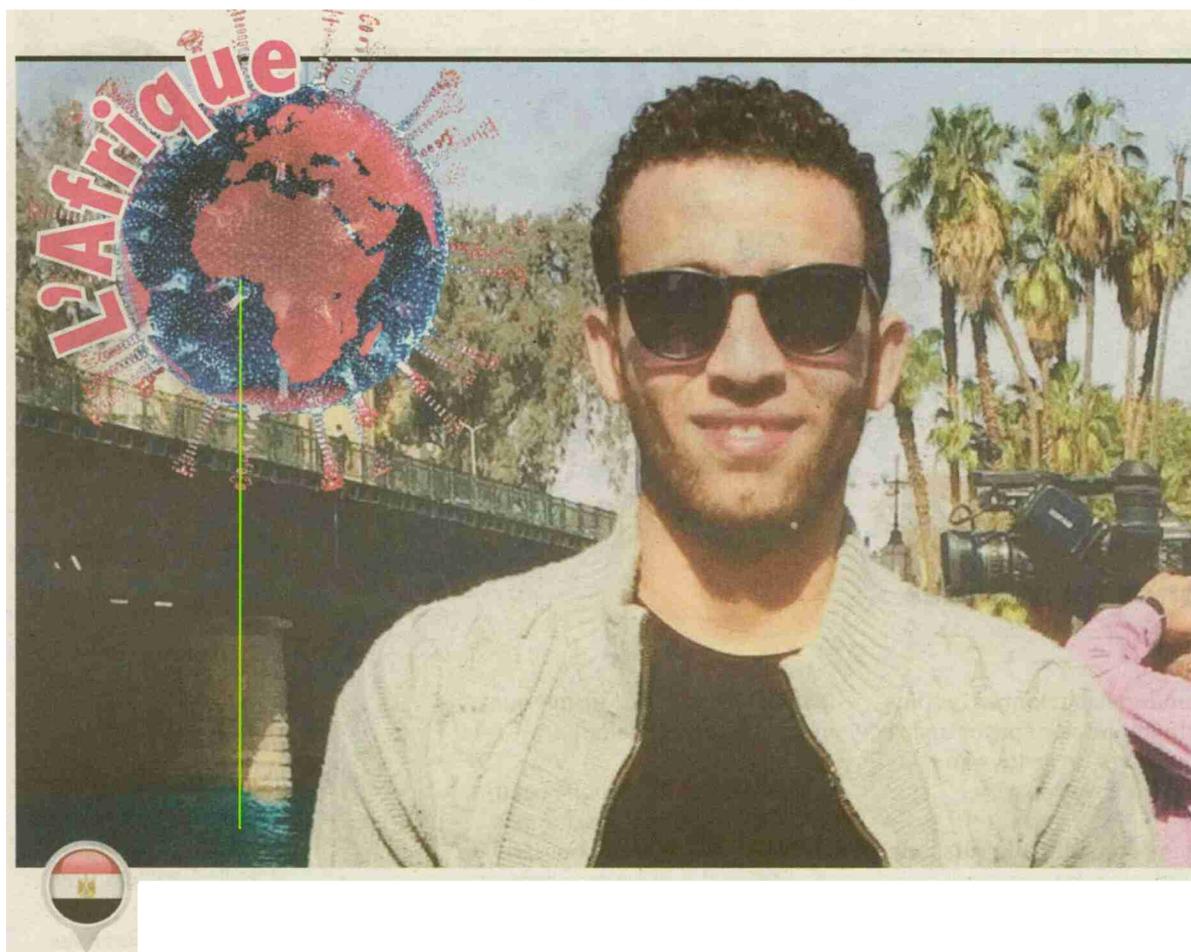
J'ai peur d'attraper ce virus. Même si, au Sénégal, nous sommes habitués aux crises sanitaires: nous vivons sous la menace du paludisme, de la dengue et d'Ebola...

L'Afrique n'a pas les moyens de faire face à cette pandémie. Certes, le confinement est appliqué et respecté dans la mesure du possible. Mais reste ce choix sournois entre la nécessité de protéger sa santé et celle d'assurer ses besoins





«Comment retrouver le chemin de la liberté?»



Mohamed Al Ghabes, producteur de télévision, Le Caire, Égypte

«Comme par un coup de baguette magique, le confinement a fait disparaître pollution et nuisances sonores de ma mégapole de 20 millions d'habitants. Un calme sidérant pour cette ville qui ne dort jamais. Pour la première fois de ma vie, j'ai pu admi-

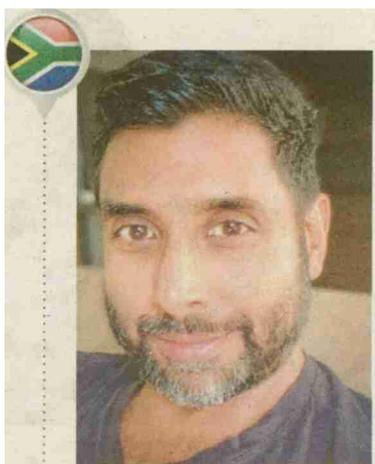
rer les eaux cristallines du Nil. Une nouvelle forme de chorégraphie humaine s'impose, les Cairotes développent l'art de l'esquive. Nous dansons pour éviter l'autre... et le virus. Tant pis pour l'hospitalité orientale. Vivement le retour du vacarme et des



coups de klaxons. Un signe de retour à la vie.

Dans les rues, chiens et chats parquent, alors qu'avant la pandémie, ils étaient pourchassés. Aujourd'hui, les bêtes traquées sont les habitants obligés de se serrer à douze dans de minuscules appartements. Une population terrifiée

par un virus qui vient limiter ses droits dans un pays marqué par l'autoritarisme. D'ici, j'observe comment les démocraties des pays développés testent le régime de privations des libertés. Dictature du virus oblige. Mais comment retrouver le chemin de la liberté? Tel est aujourd'hui le défi de la communauté internationale.»



«L'après va
refaçonner
notre
quotidien»

Najen Naidoo, patron
d'entreprise et directeur de
fondation à Johannesburg,
Afrique du Sud

«**Mes équipes de bénévoles tentent** de distribuer des produits de première nécessité dans les quartiers ravagés par le coronavirus et la faim. Mais nos interventions sont de plus en plus difficiles, les actes de violence se multiplient dans les townships. Pire, la propagation du virus pourrait faire de nombreuses victimes parmi les personnes atteintes du

sida. Avec plus de huit millions de cas, mon pays compte le plus grand nombre de malades du VIH au monde. Personne n'attend rien du gouvernement qui brille par ses défaillances, son manque de moyens sanitaires et de fonds.

Après la mort, ce virus va-t-il laisser le chaos derrière lui? Face à la pandémie, il est plus que jamais nécessaire d'agir en s'arrêtant sur le problème, en réfléchissant et en passant à l'action. À travers le monde, le coronavirus va mettre à rude épreuve nos certitudes et nos habitudes. Certainement, l'après va refaçonner notre quotidien, nos conditions sanitaires et sociales... Il faut tout faire pour éviter que ce mal n'élargisse encore plus nos fractures sociales.»



«La pandémie renforce mon sentiment d'appartenance au monde»



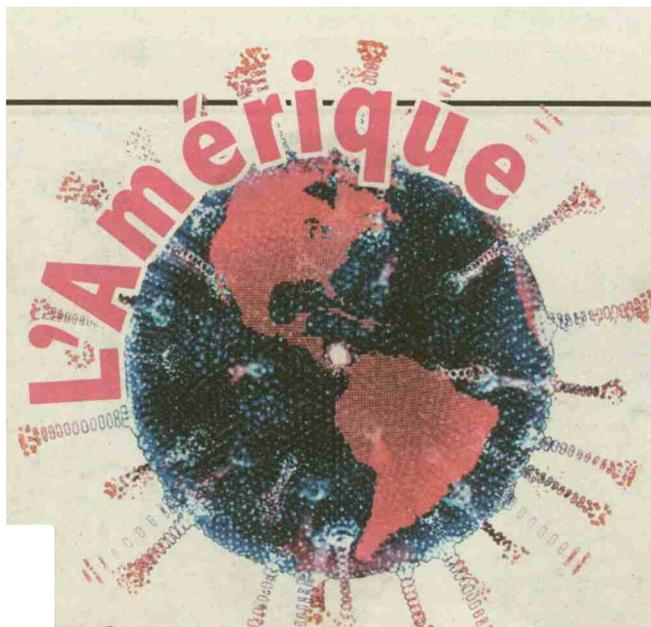
Gabriela Mazepa, styliste, Rio de Janeiro, Brésil

«Au Brésil, nous devons lutter contre deux problèmes: la pandémie et une énorme crise gouvernementale. En effet, le président brésilien minimise le problème et montre le mauvais

exemple en ne se protégeant pas. Par ailleurs, le Brésil est l'un des pays les plus inégaux du monde, les personnes les plus vulnérables vont payer un prix injuste vis-à-vis de ce gouvernement irresponsable.

Je me considère depuis longtemps comme une citoyenne du monde, sans doute car j'ai déjà beaucoup voyagé par le passé. La pandémie ne fait que renforcer ce sentiment.

Le côté négatif, c'est que beaucoup de projets professionnels ont été annulés ou repoussés. Le positif, c'est que les gens sont davantage connectés. Je reçois plus de messages et d'appels.»





«Les gens sont généreux, même envers de parfaits inconnus»

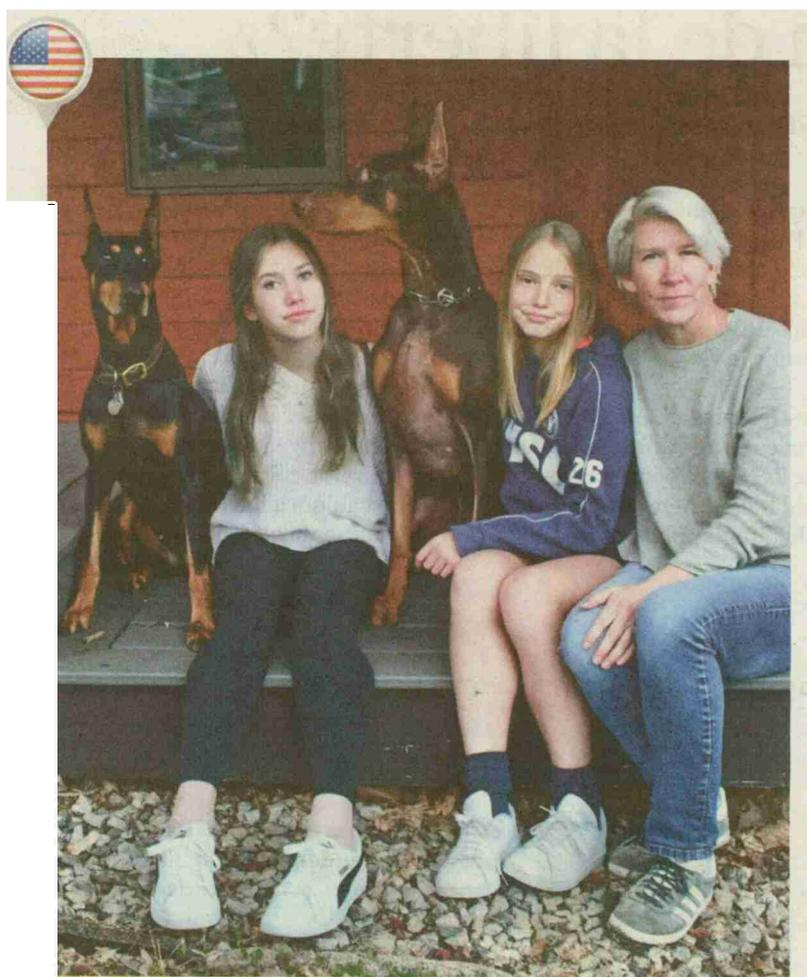
Kristina Johnsen, mère au foyer,
État de New York, États-Unis

«Depuis la mi-mars, je n'ai plus besoin d'emmener les enfants à l'école ou à l'entraînement de football, ce qui m'évite de parcourir 200 km par jour! L'école s'est rapidement adaptée à l'enseignement à distance. Avec mes filles Lena et Liv, nous nous costumons selon un thème différent chaque jour. C'est un peu idiot, mais cela permet de garder une certaine légèreté...

J'ai un apéro quotidien par

Facetime avec des amis, qui vivent tous à New York. Certains d'entre eux se sont portés volontaires pour livrer des masques aux hôpitaux. Ils

aident des gens qui n'ont pas de voiture à se procurer de la nourriture et font la lessive pour des amis, puisque les laveries automatiques sont fermées. C'est chouette de voir comment les gens sont généreux, même envers de parfaits inconnus.»





«Nous sommes
tous sur la
même
longueur
d'onde»



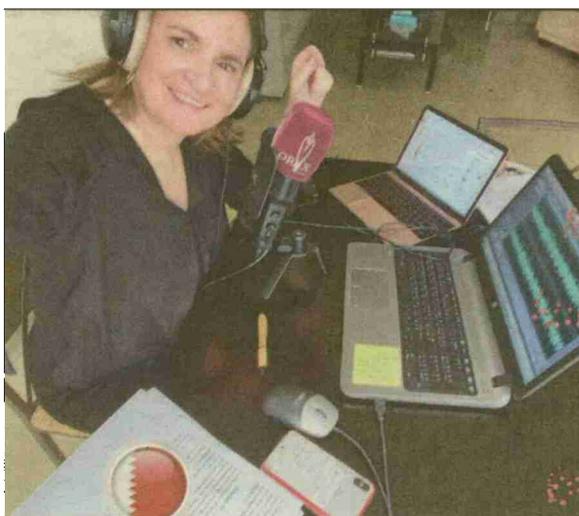
Andrea Aracena, designer graphique et mère de famille, Santiago, Chili

«J'essaie de me fixer des **mini-objectifs** pour chaque jour en ce qui concerne mon travail, l'éducation de ma fille Emma Urbina et les tâches ménagères. Je pense que cette pandémie a mis tout le monde dans la même situation au même moment dans le monde entier. Elle nous fait partager des inquiétudes et des craintes similaires tout en nous faisant apprécier les mêmes choses. Quand je parle à des amis du monde entier, nous sommes sur la même longueur d'onde et nous essayons de rester positifs face à l'avenir ensemble, ce qui nous donne le sentiment de faire

partie d'une communauté plus grande.

Cette expérience a parfois été surréaliste, mais je

pense qu'elle est aussi une chance pour nous de grandir et d'apprécier des choses plus simples dans notre vie. J'apprécie davantage le moment présent, que ce soit en donnant un gros câlin à ma fille ou en ayant une conversation avec quelqu'un, même si c'est par téléphone ou par vidéo. J'ai fêté mon anniversaire de cette façon cette année et c'était vraiment spécial!»



«C'est une épreuve de résilience»

Houda Bouchaib, rédactrice en chef d'une radio, Doha, Qatar

«3 h 45 du matin. Le muezzin entonne le premier appel à la prière. Sauf qu'il termine par «priez dans vos maisons»! Confinement oblige, les mosquées sont fermées. La pratique religieuse passe après l'intérêt sanitaire.

Je présente le journal de la matinale à la radio. J'appréhende la lecture de la dépêche qui va froidement résumer le bilan des 24 der-

nières heures. Je m'empresse d'annoncer le chiffre des guérisons au Qatar, en Iran, en Italie, en France et ailleurs... Histoire de partager cet espoir auquel je crois. C'est aussi un message positif pour inviter les auditeurs à penser le confinement et la crise autrement.

Nous sommes confrontés à une épreuve de résilience. Paradoxalement, être confiné peut être vécu comme une opportunité pour nous retrouver. C'est aussi l'occasion de nous rendre compte que nombre de choses que nous convoitions n'étaient pas essentielles à nos vies. Le pire, finalement, serait de reprendre le cours normal de la vie sans tirer les leçons de cette épreuve.»



«Le Japon reste le Japon, et le travail demeure une priorité»

Norette et Urbain Emery, rédactrice et horloger, Tokyo, Japon

«A Tokyo, le confinement n'est pas total. Les habitants sont invités à rester chez eux le plus possible. On peut toutefois sortir pour faire ses courses ou se promener. Un certain nombre de commerces sont d'ailleurs toujours ouverts comme les coiffeurs et fleuristes. Le gouvernement n'a pas le pouvoir légal d'assigner les gens à résidence, malgré l'état d'urgence déclaré le 7 avril. La situation est donc plu-

tôt facile à vivre. En mars, personne ne semblait réaliser ce qui allait nous tomber dessus. Aujourd'hui, nos amis japonais ont enfin pris la mesure de la situation. Malgré tout, le Japon reste le Japon, et le travail demeure une priorité. Le télétravail est encouragé par le gouvernement, mais dans les faits, toutes les entreprises ne l'ont pas mis en place invoquant un manque d'équipements ou de praticité.»



«Les peuples du monde sont plus proches que jamais»

Subho Nag, directeur de la société de pompes hydrauliques Pedrollo, Kolkata, Inde

Chaque personne, de par sa couleur, ses croyances, sa religion, sa sensibilité politique ou son statut social, voit sa vie quotidienne déchirée par ce virus. La situation provoquée par son apparition me donne plus que jamais, le sentiment d'être un citoyen du monde. Car tous les pays du monde sont touchés.

En raison de la pandémie et de la demande accrue des ressources matérielles, il y a eu quelques tensions politiques entre les super-

puissances mais, sur le plan humanitaire, les peuples du monde sont plus proches que jamais. Notre personnel médical nous prouve que les héros portent des blouses blanches, les employés des épiceries nous fournissent des produits de première nécessité, tandis que les gens aux fenêtres et aux balcons chantent les uns pour les autres. Ainsi, même si nous sommes tous séparés géographiquement, la pandémie nous a permis de prendre du recul par rapport à nos vies et de nous relier les uns aux autres.»



«J'ai du mal à imaginer la situation en Europe»

Sophie Lerat, enseignante, Canberra, Australie

«Je vis en Australie avec ma famille depuis plus de dix ans.

La distance avec le reste du monde est souvent effacée grâce à tous les moyens de communication, mais ces dernières semaines, nous la ressentons plus violemment.

On dit que l'Australie est le «lucky country» (pays de la chance) et c'est un peu notre impression au milieu

de tout ce chaos. Au jour le jour, on ne se sent pas restreints ni vraiment contraints de quoi que ce soit.

L'Australie est un État libéral, alors de nombreuses mesures sont plus économiques que sanitaires. Quand je lis les infos sur la situation en Europe, j'ai du mal à imaginer les hôpitaux surchargés, les applaudissements aux fenêtres et les contrôles policiers. Ici les voitures

circulent, les marchés sont ouverts, les perroquets causent, *no worries*. Ah si quand même, il manque comme partout du papier toilette!

Alors, on envoie des photos de plein air et de kangourous pour donner de l'énergie aux amis coincés dans leurs apparts en ville. On s'inquiète aussi beaucoup: nos parents sont vulnérables, on ne peut plus voyager, quand reverrons-nous nos proches?»

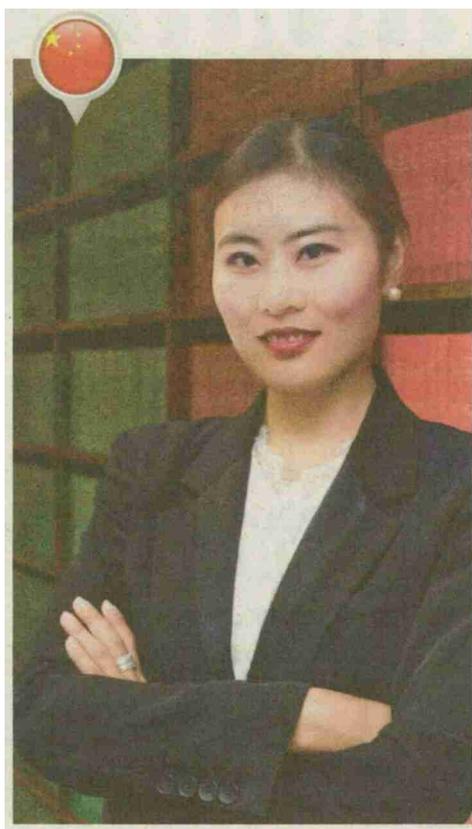


**«Cette expérience
va rapprocher
les gens»**

Irina Balakhonova, éditrice, Moscou, Russie

«Il y a des contrôles de police dans les rues mais pas grand monde à contrôler. Beaucoup de gens sont partis se réfugier dans leurs datchas. Dans un lieu aussi fréquenté habituellement que la rue Tverskaïa, vous croisez une dizaine de personnes sur 3 kilomètres. Le confinement a créé un nouveau rythme de vie qu'ici on résume en deux mots: lentement mais impatientement.»

Le fait que l'on soit des milliards à vivre cette même expérience incroyable, cela va sans doute rapprocher les gens même si elle est ressentie de façon différente d'un pays à l'autre. Ici en Russie nous nous sentons livrés à nous-mêmes, nous ne croyons pas les chiffres et informations officiels. On en plaisante avec des «anecdotes» comme celle de ce membre du gouvernement qui se vante d'avoir pu acheter énormément de tests et qui, à la remarque que ce sont des tests de grossesse, répond: «C'est tout ce qu'il y avait.»



«Nous devons
assumer les
conséquences
à l'unisson»

Annie Yanan Bu, avocate et mère de
famille, Hong Kong, Chine

«Avec ou sans Covid-19, j'avais en fait déjà réalisé

que je suis une citoyenne du monde. La pandémie actuelle ne fait que renforcer cette prise de conscience.

Lorsque j'étais étudiante à Pékin, j'ai connu l'épidémie de Sras durant laquelle mon école fut fermée. Je ne pense donc pas vivre quelque chose d'unique et estime que la même situation, voire pire, pourrait se reproduire si nous n'en tirons pas des leçons communes. Aujourd'hui, tous les pays du monde doivent lutter contre le même problème. Aucun État n'est épargné. Certains y font face avec de meilleures stratégies que d'autres. Néanmoins, nous devons en assumer les conséquences à l'unisson.

Hong Kong est désavantagée par sa densité

de population et sa situation géographique, mais le passé, en particulier à cause du Sras, nous a appris à faire face en termes de santé publique. Grâce aux efforts considérables d'autoprotection déployés par les citoyens, à certaines politiques publiques imposées ou encouragées par le gouvernement ainsi qu'au soutien sans faille de notre personnel médical, Hong Kong est capable de relever ce défi difficile.

Actuellement, je n'ai plus de revenus, car la plupart des tribunaux ont fermé. Mon mari et moi nous levons très tôt le matin pour faire une promenade au bord de la mer avant le petit-déjeuner. Nous avons beaucoup de chance, car nous vivons dans une communauté très paisible, entourée de mer et de montagnes, ce qui nous permet de sortir sans rencontrer la foule de Hong Kong. Grâce à cela, les enfants peuvent sortir plus souvent pour faire du vélo et jouer.» **MM**